

☆☆☆☆

L Le poison du silence coule dans les veines de plusieurs générations

La preuve par "L'Empreinte", un spectacle onirique et multiculturel, qui nous balade du Pays des Mille Collines à celui des Terrils.



Laurence Bertels



Le 27/03/2025



"L'Empreinte" de Carole Karemera et Jean-Michel d'Hoop. ©Cathy Debrun

Cela pourrait être un conte, un conte africain comme on aime les écouter sous l'arbre à palabres. Un conte européen aussi, raconté au coin du feu, ou au bord d'une rivière ou, pourquoi pas ?, d'un de ces Grands Lacs qui font le lit de l'Afrique de l'Ouest.

Quelques notes de flûte traversière donnent le la, celui du souffle qui vient de loin, charrie les sons et arrive en ville lourd d'histoires murmurées. Il a traversé les déserts, un océan, glissé à travers les prairies pour se mêler à la lumière grise d'un matin d'hiver. Le kinyarwandais se mêle au français. Mais le fil narratif se dilue et l'histoire se devine, se livre par bribes plus qu'elle ne se raconte dans ce tissage de secrets, de peuples, de passé et de présent, d'artistes européens et africains. Ils sont une dizaine sur scène, un dispositif impressionnant, et doivent parfois être trois pour porter l'une de ces marionnettes à taille humaine, que la Cie Point Zéro affectionne particulièrement et qui sont de toute beauté ici, tissées de rotin et de tissus par leur concepteur Timothy Wandulu.

L'urgence à dire

L'Empreinte, nouvelle création de Jean-Michel d'Hoop avec Carole Karemera, actrice rwandaise, saxophoniste, directrice de la troupe de théâtre Ishyo à Kigali, dénonce le poids et surtout le poison du silence, du Pays des Mille Collines au Pays des Terrils. Chacun cache son secret, mais quel est-il ? Deux jeunes filles, Kunda et Lucile, souffrent intérieurement, sans savoir pourquoi, d'un mal similaire, d'un étouffement interne, d'une gorge nouée, d'une colère inexprimable, de larmes contenues parce que tous les mondes sont en elles, crépitent et brûlent. "*Je suis de l'empreinte de celles et ceux qui ont disparu et m'ont fait naître*" dira Lucile à sa Mamy puisque c'est auprès des grands-mères, Mukandori et Mimi, vieillissantes et conscientes de l'urgence à dire, de pêcher des objets comme autant d'éléments du récit familial, que la vérité reprendra ses droits. Grâce à celle-ci, les larmes pourront couler et remplir le lac asséché par des pêcheurs trop avides.

Guidées par un grand oiseau noir dans les méandres de la mémoire, Kunda et Lucile vont découvrir, entre autres, l'existence d'un enfant venu d'on ne sait où, d'une danse de la grand-mère africaine brutalement interrompue comme en temps de guerre ou d'alcooliques dans la famille. Elles pourront alors reconstruire le puzzle de leur héritage et de leur identité.

Toujours là où on ne l'attend pas, Jean-Michel d'Hoop, un de nos grands metteurs en scène, se renouvelle sans cesse. Après l'engagé *L'Herbe de l'oubli* ou le virtuose *Songe d'une nuit d'été*, le voici dans un registre onirique. Contemporain, avec sa scénographie géométrique, riche par son mélange de cultures, doux comme un rêve un peu flou, et louable par sa démarche artistique, *L'Empreinte* se perd hélas dans une narration labyrinthique - certes, à l'image du psychisme exploré - et se laisse écraser par une distribution et un dispositif scénique imposants, qui privent d'une réelle existence ces quatre marionnettes, venues là pour sonder la petite et grande histoire.